Ami du Clergé du 24 mai 1951

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Jésus le Rédempteur. — Conclusion : XXI. Gloire à Dieu, 153.
Mois de Marie de l'Assomption. — XVIII. Assomption et Maternité spirituelle, 154. — XIX. A la plus grande gloire de Dieu, 156. — XX. A l'honneur de Notre-Seigneur, 157.
Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — CXXIII. Urbain VIII, 159.
Quelques fleurs mariales. — La croix de Mgr de Ségur, 160.

JESUS LE REDEMPTEUR

Conclusion

XXI

GLOIRE A DIEU

Nos instructions sur Jésus le Rédempteur nous ont amené à considérer, en fin de compte, le couronnement de la Rédemption dans la gloire des élus, unis dans une communauté d'amour au Père, au Fils et à l'Esprit-Saint. Cette gloire des élus, c'est donc en définitive la gloire de la Sainte Trinité : la puissance du Père les a créés pour le ciel ; la sagesse du Fils, par un sacrifice d'amour et de justice, qu'aucune sagesse humaine n'aurait pu concevoir, les a rachetés du péché et rétablis dans le droit à l'héritage céleste ; et c'est une charité infinie dont le Saint-Esprit inonde leurs âmes purifiées dans le sang du Rédempteur qui est le gage de leur éternel bonheur. Oui, par Jésus le Rédempteur, gloire au Père, gloire au Fils, gloire au Saint-Esprit, et gloire à tous les élus, marqués, grâce à la Rédemption, du sceau de la très sainte Trinité.

I. — *Gloire au Père*

Oui, gloire au Père ! Quelques jours avant la Passion — c'était au soir de son entrée triomphale à Jérusalem — Jésus sent le trouble envahir son âme. Va-t-il demander à son Père de le sauver ? « Dirai-je, Père, sauve-moi à cette heure » ? Mais non ; pensant à la rédemption des pécheurs qui doit se réaliser par lui sur le Calvaire, il se reprend aussitôt : « Mais c'est pour cela que je suis arrivé à cette heure : Père, glorifie ton nom ; et une voix du ciel lui répond : Je l'ai glorifié et je le glorifierai encore » (Jo., XII, 27-28).

La Rédemption glorifie le Père par le Fils en effaçant l'injure que lui a faite le péché. Mais elle le glorifie surtout parce qu'elle en proclame l'infinie bonté. En nous révélant le mystère de la Trinité, elle manifeste avant tout l'œuvre du Père envoyant aux hommes son Fils pour les sauver : « Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jo., III, 16). Ce Dieu, dans l'Ancien Testament, apparaissait surtout comme un Dieu jaloux de son autorité et sévère dans la répression des péchés : grâce au mystère rédempteur, il se présente désormais aux hommes comme le Père miséricordieux, prêt à pardonner aux enfants prodigues et à oublier les fautes dont ils se repentent. Oui, gloire au Père, « Père de N.-S. J.-C., le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation » (II Cor., I, 3).

II. — *Gloire au Fils*

Gloire au Fils, dans la rédemption de nos âmes ! Cette gloire est la juste compensation des abaissements et des humiliations que le Sauveur a bien voulu endurer pour nous. Abaissements et humiliations de la passion qui ont mérité à son humanité sainte la gloire de la résurrection. Abaissements et humiliations qui recouvrent l'anéantissement apparent de sa divinité dans le mystère de l'Incarnation et qu'a vengés la manifestation glorieuse de cette divinité dans le mystère de l'Ascension. Abaissements et humiliations acceptés et voulus dans l'obéissance que le Christ a librement pratiquée jusqu'à la mort et la mort de la croix et qui a valu au Christ assis à la droite du Père l'hommage et l'adoration de toutes les créatures. C'est là, m. f., la paraphrase donnée par S. Thomas d'Aquin au texte de S. Paul que vous avez déjà entendu : « Il s'est humilié lui-même, s'étant fait obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix. Aussi Dieu l'a exalté et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin que tout genou fléchisse sur la terre et dans les enfers et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père ! » (Phil., II, 8-10.)

Mais la gloire du Fils est aussi notre propre gloire. Sa résurrection glorieuse est l'image et la cause de notre résurrection future. Sa gloire dans le ciel sera notre gloire : à une condition cependant, c'est que nous participions à ses souffrances rédemptrices par le regret de nos fautes et par notre expiation personnelle. Entendez ici encore l'apôtre S. Paul : « Si nous sommes enfants de Dieu, nous sommes aussi héritiers : héritiers de Dieu et cohéritiers du Christ, pourvu cependant que nous souffrions avec lui, afin d'être glorifiés avec lui » (Rom., VIII, 17).

III. — *Gloire au Saint-Esprit*

Toute glorification du Père et du Fils est une glorification du Saint-Esprit. Ne chantons-nous pas dans notre *Credo* dominical que l'Esprit-Saint est adoré et glorifié avec le Père et le Fils : *qui cum Patre et Filio simul adoratur et conglorificatur ?* Mais la gloire que nous, les rachetés, pouvons apporter au Saint-Esprit a une double condition essentielle : la glorification du Rédempteur

et notre participation effective à la Rédemption.

C'est d'abord dans la glorification du Rédempteur que le Saint-Esprit est lui-même glorifié. Dans le discours de la Cène, Jésus annonce à ses apôtres attristés son départ prochain : « Il vous est bon que je m'en aille ; car si je ne m'en vais pas, le Paraclet, c'est-à-dire l'Esprit-Saint, votre Défenseur, ne viendra pas vers vous ; au contraire, si je m'en vais, je vous l'enverrai » (Jo., XVI, 7). Et visiblement, au jour de la Pentecôte, après la glorieuse ascension du Sauveur, le Saint-Esprit se manifeste et conduit désormais les prédicateurs de l'Evangile dans l'apostolat qui doit consommer l'œuvre du Christ dans le monde. Les apôtres l'ont compris et S. Luc, nous rapportant les débuts de l'Eglise, dans les Actes des Apôtres, souligne expressément que le Saint-Esprit est au principe des commandements laissés par le Christ, I, 2 ; qu'il dirige la mission des apôtres, I, 8 ; qu'il est l'auteur des prodiges accompagnant leur prédication, II, 4 ; qu'il sanctifie les âmes, II, 38, qu'il inspire à S. Pierre les paroles qui, d'un seul coup, vont convertir 3.000 juifs. Et c'est jusqu'à la fin du monde que le Christ sera avec son Eglise, grâce à l'assistance du Saint-Esprit : « Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles » (Mt., XXVIII, 20). La gloire attachée à la rédemption des hommes rejaillit ainsi sur l'Esprit-Saint dont l'action dans le monde assure les effets de cette rédemption.

Et c'est aussi dans ces effets que se manifeste la gloire du St-Esprit. La rédemption a pour effet, si nous correspondons aux avances du Sauveur, de sanctifier nos âmes, de les régénérer, de leur communiquer la vie divine de la grâce, de leur rendre possible le mérite qui ouvre la porte du ciel. Mais cet effet est réalisé en nous par l'action spéciale du Saint-Esprit, qui devient, par là-même que nous l'acceptons avec amour, l'hôte divin de notre âme et fait de nous ses temples vivants. A maintes reprises cette vérité est inculquée par S. Paul : « Ceux-là seuls sont les fils de Dieu qui sont conduits par l'Esprit de Dieu » (Rom., VIII, 14). Et, plus expressément encore dans l'épitre aux chrétiens de Galatie : « Dieu nous a envoyé son Fils, pour racheter ceux qui étaient soumis à la loi, afin que nous recevions l'adoption des enfants de Dieu. Et, c'est parce que vous êtes ses enfants, que Dieu a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils (qui vous permet de) crier : Abba ! (c'est-à-dire) Père. »

Ainsi l'œuvre du St-Esprit dans les âmes achève et couronne l'œuvre du Rédempteur. Gloire soit donc à l'Esprit divin qui habite en nous et nous permet d'élever avec confiance nos regards et notre espérance vers le ciel.

* *

Car c'est dans la gloire du ciel, au pied du trône de la Trinité Sainte, en compagnie de la Sainte Vierge, des saints anges et de tous les élus que doit se consommer l'œuvre de la Rédemption et par elle se manifester dans toute son ampleur la gloire qu'elle apporte à la majesté divine. Que cette perspective soutienne notre foi, encourage notre espérance et dirige notre charité, en attendant que nous puissions mêler notre voix au chant de gloire qui doit retentir dans le ciel pendant l'éternité en l'honneur du Rédempteur, l'Agneau immolé pour nous (Apoc., V, 12-13).

FIN

MOIS DE MARIE DE L'ASSOMPTION

XVIII

Assomption et Maternité spirituelle

Il est un nom qui concrète, dans notre cœur et sur nos lèvres, tous les autres titres de Marie. Il est peut-être apparu tardivement dans les documents officiels, mais Pie XII a voulu le placer au début de sa prière à Notre-Dame de l'Assomption : « O Marie Immaculée, Mère de Dieu et Mère des hommes... »

Marie est notre Mère. Nous ne savions rien de son Immaculée Conception ou de sa Virginité perpétuelle que déjà nous lui donnions ce nom. Et il sera toujours le plus cher à notre cœur et le plus populaire. « Elle est plus Mère que Reine », disait Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Ici nous ne raisonnerons pas, nous ne chercherons pas de grands arguments, nous n'exigerons pas de preuves rigoureuses. Enfants pensant à leur Mère nous dirons, tout simplement, ce que sent et dicte notre cœur. Le cœur a ses intuitions et ses pressentiments ; le dogme de l'Assomption l'assure, aujourd'hui, qu'il ne se trompait pas.

I. — *Les simples*

Nous ne pouvons penser à Marie notre Mère du ciel, sans nous la représenter à l'image de notre maman de la terre ; un être corporel dont le regard et le sourire nous disent la tendresse, et qui ne vit et n'agit que pour nous. Quand nous prions les anges gardiens ou les saints — les saints dont l'âme seule, jusqu'ici, est au ciel — c'est une image visuelle qui surgit dans notre esprit. Statues et peintures ne peuvent nous les représenter autrement, même si des ailes ou une auréole nous avertissent que ce sont de purs esprits ou des âmes séparées de leur corps. Quand eux-mêmes, avec la permission de Dieu, se manifestent à quelque privilégié, ils revêtent un corps semblable au nôtre.

Mais quand je dis que je ne puis me représenter la T. S. Vierge, ma Mère, autrement que comme un être en chair et en os, je veux dire que je sens d'instinct que ce n' est pas une imagination, mais que la réalité est bien telle.

Entre la Mère et l'enfant, il y a, avant ceux du cœur, les liens du sang. Pour l'enfant qui vit d'abord par les sens, avant que son intelligence s'éveille et le sentiment, sa mère c'est le sein auquel il s'allaite, les bras qui le portent, le visage sur lequel il met ses premiers baisers et ses premières caresses. Et quand il grandit, elle est cette présence corporelle qui est son refuge et sa défense contre tout.

Sans doute, la maternité de Marie est une maternité spirituelle, une maternité de grâce, une

maternité sans relation du sang, sinon dans le Christ Notre-Seigneur, son premier-né, avec lequel elle nous a tous conçus et enfantés. Mais justement, en vertu de cette relation dans le Christ dont nous sommes tous les frères d'adoption, nous ne pouvons croire que notre mère, la même, soit pour nous seulement un esprit, une âme, un être tout éthéré qui ne pourrait ni nous voir, ni nous entendre, ni se pencher vers nous. Ce qui donne à l'amour maternel cette sensibilité, cette tendresse, cette douceur, c'est que cet amour, jailli du fond de son âme, vient aussi du fond de ses entrailles.

Et c'est aussi sur son être corporel que nous lisons son amour pour nous, dans son regard tout chargé de tendresse, sur ses lèvres qui nous sourient, dans ses bras ouverts qui se tendent vers nous et quelquefois, trop souvent, dans ses yeux qui pleurent ou sur son visage triste à cause de nos péchés. Sans cela pourrions-nous la sentir vraiment notre Mère ? S'il n'y avait au ciel que l'âme de Marie, sans son corps, comme il n'y a que l'âme des élus, notre piété filiale serait-elle ce qu'elle est ?

Et la Sainte Vierge, elle-même, pourrait-elle de son côté être aussi maternelle avec nous ? Comment vibrerait-elle à l'unisson de nos joies et de nos peines qui ont une si grande résonance dans notre corps, si elle n'était au ciel qu'une âme désincarnée ? Elle serait le principe après Dieu de notre vie surnaturelle, mais serait-elle autant mère, serait-elle surtout aussi « Maman » ?

Voyez combien Dieu s'est approché de nous depuis qu'il s'est fait homme ? « Nous avons vu sa gloire, nous l'avons vu plein de grâce et de vérité. » Et c'est la Mère de Jésus qui est notre Mère. Notre cœur sent qu'elle nous aime comme lui, avec son cœur. Et aimer avec son cœur, c'est aimer sensiblement, à travers le corps, avec sa voix, ses yeux, ses lèvres...

En pensant ainsi, que notre Mère était au ciel et nous aimait en corps et en âme, nous n'imaginions pas que c'était une représentation de notre esprit, nous croyions que c'était réalité.

II. — *Les savants*

Et les savants eux-mêmes dans les choses de Dieu, les théologiens, le croyaient à ce point qu'ils n'étaient pas loin de penser que cette activité corporelle de la T. S. Vierge, son regard abaissé sur nous, ses mains jointes vers son Fils, le mouvement de ses lèvres en prière, toute cette vie corporelle dépensée pour nous était porteuse dans nos âmes des grâces et des dons de Dieu.

Vous savez qu'on lit dans l'Evangile : Jésus étend la main, touche le lépreux et le guérit (Mat., VIII, 2-3) ; Jésus met de la salive sur les yeux de l'aveugle, lui impose les mains et il lui rend la vue (Marc, VIII, 22-26) ; Jésus met ses doigts dans les oreilles du sourd-muet et il lui touche la langue avec sa salive, et le sourd-muet entend et parle distinctement (Marc, VIII, 32-35). Et nous lisons cela du Christ, non seulement pour les miracles du corps, mais encore pour l'effusion de ses grâces : ainsi les Apôtres reçoivent-ils l'investiture du Saint-Esprit : « il souffle sur eux et leur dit : recevez l'Esprit-Saint » (Jo., XX, 21-23). Ainsi le Fils de Dieu a honoré son humanité en la faisant coopérer à ses miracles dont elle devient l'instrument.

Et pareillement nous voyons, par l'Evangile, que la T. S. Vierge est aussi entre les mains de Dieu l'instrument même de miracles de grâce. Ainsi lors de la sanctification de S. Jean-Baptiste, avant sa naissance, dans le sein de sa mère Elisabeth. Or, dès qu'Elisabeth eut entendu la salutation de Marie, « l'enfant tressaillit dans son sein et elle fut remplie du Saint-Esprit... » (Luc, I, 41-44).

Or, ces théologiens estiment qu'au ciel depuis son Ascension l'humanité sainte de N.-S. n'a pas été dépossédée de cet honneur. Le Christ, homme ressuscité et glorifié, opère dans nos âmes les effets sanctifiants des sacrements. Que se produise un miracle comme à Lourdes, et qu'une grâce de conversion ou de perfection soit donnée à une âme, nous pouvons dire, avec l'Evangile, qu'une vertu sortait de lui et les guérissait tous. Et ils inclinent à penser que l'on peut dire la même chose de la T. S. Vierge, dans le ciel, après son Assomption. Elle est la distributrice de toutes les grâces, non seulement par le crédit moral de son intercession, mais encore par son influence incessante sur nos âmes. Sa maternité spirituelle est ainsi plus semblable à la paternité spirituelle du Christ.

Ainsi, la présence corporelle de Marie au ciel, loin d'être une imagination des simples, est chose si vraie que des savants des choses de Dieu se demandent si, comme l'humanité de Notre-Seigneur, la T. S. Vierge en corps et en âme n'est pas l'instrument de la production de la grâce de Dieu dans nos âmes.

Vous voyez bien que cette croyance qu'elle est notre Mère s'accorde mieux avec ce dogme de notre foi en son Assomption. Si elle pourrait être notre Mère, même sans cela, puisqu'elle est notre Mère spirituelle, il n'en reste pas moins qu'elle nous apparaît ainsi plus mère, toute mère, « tota Mater ». Du haut du ciel elle continue à engendrer à la vie divine les âmes au fur et à mesure de leur apparition sur la terre et de leur régénération par le sacrement du baptême, non seulement par le concours moral de son intercession, mais encore par la coopération physique de son humanité, comme autrefois sur la terre en la Visitation, au salut sorti de ses lèvres, Jean-Baptiste naquit à sa vie d'enfant de Dieu.

* *

Après les apparitions, Bernadette reçut parmi tant d'autres la visite d'un mécréant qui lui dit :

— C'est toi qui vois la Sainte Vierge ? Tu nous racontes des histoires. Dis-moi tout de même ce que tu voyais.

— C'est inutile, lui réplique la petite, puisque vous n'y croyez pas.

— Montrez-moi au moins comment elle souriait, insiste l'homme. Je suis un pécheur et peut-être ce sourire me convertira-t-il.

— Ce sourire ne se voit qu'au ciel, reprend Bernadette. Je ne pourrai pas vous le montrer. Cependant, puisque vous êtes un pécheur, je vais essayer.

Et, levant les yeux au ciel, Bernadette sourit, d'un sourire si pur et si bon, que l'homme en fut bouleversé, se précipita à la Grotte et se convertit.

« Ce sourire ne se voit qu'au ciel ». Mais il se voit, et le regard très pur de la Vierge. Et on y entend sa voix et ses oreilles nous entendent : car elle est au ciel en corps et en âme, vraiment toute mère, cet être qui aime avec ses yeux, avec ses lèvres, avec ses bras... Et c'est en vérité que je puis dire avec le Pape, le Père commun :

« Nous avons confiance que vos regards miséricordieux s'abaissent sur nos misères et sur nos angoisses,

sur nos luttes et sur nos faiblesses ; que vos lèvres sourient à nos joies et à nos victoires ; que vous entendez la voix de Jésus vous dire de chacun de nous, comme jadis de son disciple bien-aimé : voilà votre Fils...»

XIX

A la plus grande gloire de Dieu

La définition de l'Assomption, comme les nombreuses béatifications et canonisations de l'Année Sainte n'ont pas manqué de provoquer certaine réaction que l'on connaît : « Pourquoi tant encombrer la religion du culte des saints et du culte de la Sainte Vierge ? Qu'on ne nous embarrasse pas de tout cela qui confine à la superstition ! Qu'on nous prêche donc le bon Dieu, cela suffit, et les choses en seront plus simples... » Le triste, c'est que des croyants, ou se disant tels, parlent ainsi, sans se rendre compte que leur foi s'est évaporée en un vague spiritualisme.

Le Souverain Pontife au contraire déclarait : « Nous avons une entière confiance que cette proclamation et définition solennelle apportera un profit non négligeable à la société humaine, car elle tournera à la gloire de la Très Sainte Trinité à laquelle la Vierge Mère de Dieu est unie par des liens tout particuliers », et il procédait ensuite à cette définition « pour la gloire du Dieu tout-puissant qui prodigua sa particulière bienveillance à la Vierge Marie ».

Ces deux sentiments opposés doivent retenir notre attention et méritent notre réflexion ; nous verrons, avec le Pape, que « glorifier Marie c'est glorifier Dieu » ; — nous verrons, contre les ennemis de la Vierge, que « méconnaître Marie, c'est méconnaître Dieu ».

I. — *Glorification de Marie, glorification de Dieu !*

En dehors de la révélation, c'est par les œuvres de Dieu que nous arrivons à le connaître : son existence et ses perfections. Aussi S. Paul écrivait-il des païens : « La colère de Dieu éclate du haut du ciel contre toute impiété et toute injustice des hommes, qui, par leur injustice, retiennent la vérité captive, car ce qui se peut connaître de Dieu est manifesté parmi eux : Dieu le leur a manifesté. En effet, ses perfections invisibles, son éternelle puissance et sa divinité, sont, depuis la création du monde, rendues visibles à l'intelligence par le moyen de ses œuvres. Ils sont donc inexcusables, puisque, ayant connu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu et ne lui ont pas rendu grâces. Mais ils sont devenus vains dans leurs pensées et leur cœur sans intelligence. Se vantant d'être sages, ils sont devenus fous ; et ils ont échangé la Majesté de Dieu incorruptible pour des images représentant l'homme corruptible, des oiseaux, des quadrupèdes et des reptiles » (Rom., I, 18-23).

La société moderne se paganise et en revient à substituer l'homme corruptible au Dieu incorruptible, justement parce qu'elle refuse elle aussi de chercher Dieu dans ses œuvres. Car si la Révélation nous a appris de Dieu des mystères que notre seule raison ne pouvait soupçonner : son existence en trois personnes distinctes, l'Incarnation de la seconde personne, sa mort pour notre rédemption,... c'est à travers cette œuvre d'amour et de miséricorde que la gloire de Dieu continue de se manifester à nous. Admirable est Dieu dans ses œuvres ; admirable est Dieu dans ses saints.

Et la glorieuse Assomption de la T. S. Vierge nous donne de mieux connaître et d'admirer davantage ce Dieu en trois Personnes et ses infinies perfections. Car, en définitive, si elle est élevée ainsi au ciel en corps et en âme, c'est parce qu'elle est la Mère du Verbe incarné et par lui la fille bien-aimée du Père et l'épouse très fidèle du Saint-Esprit.

Cette glorification d'une enfant de notre race manifeste l'amour de Dieu, qui ne traite pas moins bien son corps que celui de son Verbe incarné : particulière bienveillance, mais qui est aussi le signe multiple de son amour pour nous, tout d'abord en nous donnant ce nouveau gage de notre résurrection future.

Cette glorification d'une simple créature manifeste sa toute-puissance et sa liberté sans limite : il y apparaît le maître souverain de la vie et de la mort et qui commande, comme il lui plaît, aux lois de la nature et de la grâce.

Cette glorification de sa Mère manifeste sa Sagesse qui a fait de Marie son chef-d'œuvre sans faille, où les privilèges et les miracles se préparent et se complètent, dans lequel tout se répond et s'harmonise.

Mais, dira-t-on, de tant parler d'elle, de tant l'exalter, n'est-ce pas s'exposer, ou exposer certaines âmes, à tenir le regard fixé sur le chef-d'œuvre sans penser à celui qui en est l'auteur ? C'est alors faire de Marie son Dieu. Ils nous le disent : cela tourne à la « mariolâtrie ».

Si pareille déviation risquait de se produire, elle serait vite redressée par la T. S. Vierge elle-même. Et Dieu n'en serait que mieux glorifié par la créature qui a de lui la plus haute idée et qui l'a le plus aimé :

« parce que, selon S. L.-M. de Montfort, vous ne pensz jamais à Marie, que Marie en votre place, ne pense à Dieu ; vous ne louez ni n'honorez jamais Marie, que Marie avec vous ne loue et n'honore Dieu. Marie est toute relative à Dieu ; et je l'appellerai fort bien la relation de Dieu qui n'est que par rapport à Dieu, ou l'écho de Dieu qui ne dit et ne répète que Dieu. Si vous dites Marie, elle dit Dieu. Sainte Elisabeth loua Marie et l'appela bienheureuse de ce qu'elle avait cru ; Marie, l'écho de Dieu, entonna : *Magnificat anima mea Dominum.* Ce que Marie a fait en cette occasion, elle le fait tous les jours ; quand on la loue, on l'aime, on l'honore ou on lui donne, Dieu est loué, Dieu est aimé, Dieu est honoré, on donne à Dieu par Marie et en Marie » *(Traité*, n° 225).

Les chrétiens prient avec leur chapelet. Allez-vous prendre une balance, mettre sur un plateau les grains du « Pater » et du « Gloria » et sur l'autre les grains des « Ave » et condamner ces chrétiens parce que le rosaire se compose de 150 « Je vous salue Marie », contre quinze « Notre Père » et « Gloria » ? Ne craignez rien, Marie transforme nos « Ave » en « Notre Père ».

II. — *Méconnaissance de Marie, méconnaissance de Dieu*

Aussi bien, faites la contre-épreuve ; et vous constaterez que c'est pour méconnaître le chef-d'œuvre de Dieu qu'est la T. S. Vierge, que des soi-disant croyants en arrivent à méconnaître Dieu lui-même. Dans un article à la « Liberté de Fribourg » (31-10-50) à propos de la définition du dogme de l'Assomption, S. Exc. Mgr Charrière, évêque de Lausanne, Genève et Fribourg en faisait la remarque :

« ...Parmi ceux qui repoussent le culte de la Vierge, en raison du danger qu'à leurs yeux il ferait courir à l'adoration du seul vrai Dieu, il y a, hélas ! trop de gens qui ne croient plus à la divinité du Christ et pas

même à un Dieu personnel distinct du monde... Il y a dans la méfiance vis-à-vis du culte marial un très réel danger pour la religion tout court... »

Par quelle voie en arrive-t-on à cette irréligion ? Parce qu'on ferme les yeux, comme les païens, aux œuvres de Dieu, notre créateur et de Dieu notre Père, à commencer par son chef-d'œuvre qui est la T. S. Vierge. On en vient

« à nier la création pour mieux affirmer Dieu et puis à nier Dieu, pour qu'il n'y ait pas de création. A vouloir supprimer les êtres intermédiaires, on en arrive là, parce que l'être créé est bel et bien un intermédiaire entre le néant et Dieu. Sans doute, tout être vient de Dieu par voie de création sortie du néant et non par voie d'émanation. Mais parce que l'être créé tient tout ce qu'il a de son Créateur, ce n'est pas une raison pour le nier lui-même, pour qu'il nie sa propre existence, et celle de ceux qui lui ressemblent. Nier la création, nier le Créateur, c'est à quoi l'on arrive en dernière conséquence, quand pour mieux affirmer la transcendance de Dieu, on nie toute causalité et toute réalité qui lui soit inférieure et soumise... Ceux qui connaissent le courant des doctrines savent que nous n'inventons rien. Il y a trente ans, on n'osait guère, en notre pays, nier publiquement la divinité du Christ... La vérité que trop de gens aujourd'hui nient au dedans de leur cœur, tout en l'affirmant sur leurs lèvres, ce n'est plus seulement la divinité du Christ, mais la divinité de Dieu même » (Mgr Charrière, *ibid.)*.

Dans nos pays catholiques mêmes, mais aux larges zones déchristianisées, on assiste au même phénomène. Pour beaucoup, Dieu n'est plus qu'une abstraction ou la conclusion d'un syllogisme, et la religion un vague spiritualisme, le parfum d'un vase vide. On a perdu l'idée de Dieu personnel, distinct du monde et la religion s'est muée en ce qu'on appelle « bonne éducation ».

On a commencé par s'éloigner de Marie, qui est la voie immaculée par laquelle le Christ est venu à nous et par laquelle nous devons aller à lui ; puis, ayant perdu la trace du Christ, on n'a pu atteindre Dieu ; car il l'a dit : « Personne ne vient au Père que par moi. »

Tout s'enchaîne. Une erreur en entraîne une autre. On pousse toujours plus loin le système, et d'erreur en erreur on en arrive à la pire de toutes qui est la méconnaissance de Dieu. Alors, à ce Dieu incorruptible on substitue l'homme corruptible, comme disait S. Paul, le surhomme ou des images qui le représentent, comme aujourd'hui la technique. Renan ne disait-il pas déjà : « Le but de l'humanité, c'est de produire des grands hommes..., de créer des dieux, des êtres supérieurs, que le reste des êtres conscients adorera et servira, heureux de les servir », et notre matérialisme contemporain a-t-il d'autre Dieu que le progrès et la technique ? S. Paul serait aussi sévère pour ces païens d'aujourd'hui : « Ils sont devenus vains dans leurs pensées et leur cœur sans intelligence, se vantant d'être sages, ils sont devenus fous. » Nous ne parlons pas autrement : les hommes sont fous.

On ne se précipite pas, ni tous, du jour au lendemain dans cet abîme en écartant orgueilleusement la T. S. Vierge de ses pensées et de son culte. Mais on s'y achemine insensiblement et on y entraînera ceux qui suivent. C'est par la T. S. Vierge que Jésus-Christ est venu au monde, et c'est aussi par elle qu'il doit régner dans le monde, et le règne de Dieu dans le monde, c'est la religion, « c'est adorer Dieu en esprit et en vérité ».

* *

Les faits illustrent abondamment ces vérités. Y eut-il plus grand dévot de la T. S. Vierge que S. L.-M. de Montfort, qui lui était tout livré, comme un esclave, par amour ? Et pourtant il avait pour devise : « Dieu seul ! »

Et la page liminaire de son « Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge » qui est peut-être ce qui a été écrit de plus beau à la gloire de Marie est le plus parfait hommage à la gloire et à la transcendance de Dieu :

« J'avoue avec toute l'Eglise que Marie n'étant qu'une pure créature sortie des mains du Très-Haut, comparée à sa Majesté infinie est moindre qu'un atome, ou plutôt n'est rien du tout, puisqu'il est seul Celui qui est », et que par conséquent ce grand Seigneur, toujours indépendant et suffisant à lui-même, n'a pas eu, ni n'a pas encore absolument besoin de la T. S. Vierge pour l'accomplissement de ses volontés et pour la manifestation de sa gloire. Il n'a qu'à vouloir pour tout faire. Je dis cependant que les choses supposées comme elles sont, Dieu ayant voulu commencer et achever ses plus grands ouvrages par la T. S. Vierge depuis qu'il l'a formée, il est à croire qu'il ne changera point de conduite dans les siècles des siècles, car il est Dieu, et ne change point en ses sentiments ni en sa conduite » (n° 14 et 15).

XX

A l'honneur de Notre-Seigneur

Comme Pie IX pour l'Immaculée Conception, Pie XII pour l'Assomption définit ce dogme et pour la gloire de Dieu, et aussi « pour l'honneur de son Fils, Roi immortel des siècles et vainqueur de la mort et du péché. »

Il est bien qu'entre les trois Personnes de la Sainte Trinité, une place spéciale soit faite à N.-S. C'est par lui que la T. S. Vierge, parce qu'elle est sa Mère, a contracté des affinités si étroites avec le Père et le Saint-Esprit. Et si d'aucuns craignent que tant d'honneur décerné à Marie n'éclipse la gloire de Dieu, c'est qu'ils pensent qu'elle porte d'abord atteinte à l'honneur du Fils. Vieille objection et toujours renaissante. Il faudrait relire les pages de S. L.-M. de Montfort, s'adressant à Jésus, au sujet de ces « messieurs » qui « ne parlent que rarement de votre sainte Mère et de la dévotion qu'on lui doit avoir, parce qu'ils craignent, disent-ils, qu'on en abuse, qu'on ne vous fasse injure, en honorant trop votre sainte Mère » (n° 61-67, surtout 64).

Non ! Les deux bras ouverts de la T. S. Vierge ne sont pas un barrage, mais un appel et un accueil pour nous présenter à son divin Fils : elle est la voie qui mène au Fils, comme Jésus est la voie qui conduit au Père.

Cela se réalise pour la dévotion à la Sainte Vierge en général, — et cela reste vrai de la dévotion à l'Assomption en particulier. D'y réfléchir nous aidera à rejeter le scrupule qui tourmente, parfois, certains catholiques. A leur grand dommage, car « Jésus par Marie », tel est bien le plan surnaturel.

I. — *La dévotion à Marie en général*

Newman qui s'était buté, auprès de ses amis, à cette objection dans la protestante Angleterre, leur répliquait : « Cela ne sert de rien d'objecter qu'entre ces deux dévotions (à Jésus et à Marie) l'infirmité de notre nature nous portera sûrement à délaisser l'une pour l'autre, la dévotion envers Dieu pour la dévotion envers la créature ; car, je

le répète, il s'agit de savoir s'il en a été ainsi c'est une question de fait »[1].

Or les faits sont en faveur de la dévotion à Marie pour un plus grand honneur du Christ et pour la gloire de Dieu : l'accroissement de la dévotion à la Sainte Vierge entraîne un accroissement de dévotion au Christ ; l'affaiblissement de la dévotion à la Sainte Vierge conduit à un affaiblissement de la dévotion au Christ, parfois même jusqu'à l'affaiblissement et à la ruine de la foi.

Le premier de ces phénomènes : l'ascension parallèle du culte de Marie et de Jésus, saute aux yeux dans l'histoire de l'Eglise, celle des individus et de la société, celle de ses différentes périodes ou de ses différentes contrées, celle de sa vie intérieure ou de son culte extérieur.

Si Ste Marguerite-Marie déclarait n'avoir point trouvé de saint qui n'eût aimé la croix, on peut dire pareillement qu'il n'existe pas de saint qui n'a aimé la Sainte Vierge. Ils sont tous sur le modèle de leur chef de file S. Jean, « le disciple que Jésus aimait » et à qui il confia sa mère, parce qu'il savait son affection pour elle. La liste des béatifiés et des canonisés de l'Année Sainte est assez instructive sur ce point, où brille pour nous Jeanne de France, la fondatrice de l'Annonciade et la Sainte des dix vertus de Notre-Dame. Moyen Age ! Age de foi, dit-on. Mais âge aussi des miracles de Notre-Dame, de ses cathédrales gothiques, de S. Bernard, de S. Dominique, de S. Bonaventure.

Terre mariale, Lourdes, mais aussi terre eucharistique — et avec Lourdes tous nos pèlerinages à Marie — où se déploie, plus grandiose que celle de nos fêtes-Dieu, la procession du St-Sacrement et où les âmes reprennent contact et s'unissent plus intimement à N.-S. dans d'innombrables communions.

On ne peut citer que quelques faits généraux. C'est une de ces choses qui ne se démontrent pas. Elle se voit ; c'est l'évidence.

Quant au second de ces phénomènes : la diminution du culte et de la foi même en N.-S., consécutive au fléchissement de la dévotion à Marie, si nous en avons des signes non équivoques dans nos pays catholiques, il est surtout sensible dans les pays protestants et dans la mesure où ils ont minimisé le culte de la T. S. Vierge. Rappelez-vous ce que disait Mgr Charrière, évêque de Lausanne, Genève et Fribourg — et par conséquent bien placé pour parler en connaissance de cause — sur la perte du sens de Dieu à la suite de la perte du sens de Marie. Cela il le dit d'abord de Notre-Seigneur. On a commencé par nier la divinité du Christ, on en arrive maintenant à nier la divinité de Dieu lui-même. Il le dit avec la charité que nous devons à des frères séparés, mais aussi avec la force qu'exige la vérité : « Il nous en coûte de dire ces choses et nous savons combien en souffrent tant de nos frères séparés. Mais ce n'est pas parmi les dévots de la Sainte Vierge que l'on trouve les contempteurs de la divinité du Christ, et cela il faut bien aussi qu'on ose le dire à ceux qui nous reprochent d'oublier le Christ »[2].

II. — *La dévotion à l'Assomption en particulier*

Cette loi générale s'applique au culte de Notre-Dame de l'Assomption.

L'Assomption de la Vierge, loin de porter préjudice à l'Ascension de N.-S., dont elle partagerait le privilège, fait mieux ressortir la transcendance divine et rédemptrice du Christ et laisse Marie dans sa condition de créature et de rachetée. Nous distinguons « Ascension » et « Assomption ». Sans doute, dans les textes (Marc, XVI, 19 ; Luc, XXIV, 51 ; Actes, I, 9) ce dernier mot est employé pour N.-S. : **assumptus est.** Mais depuis longtemps l'usage, ratifié par l'Eglise[3] a réservé à Marie le nom d'Assomption et à Jésus celui d'Ascension, suivant ses paroles : « Personne ne monte au ciel sinon celui qui en est descendu » (Jo., III, 13 ; cf. XX, 17).

A chacun de ces mots l'Eglise attache une signification différente. L'Ascension, c'est l'action de monter par ses propres forces et en vertu de ses propres mérites : ce qui ne convient qu'au Christ, Fils unique de Dieu et unique Rédempteur ; Assomption signifie au contraire être élevé par la puissance et grâce à l'intervention d'un autre : ce qui est le cas pour la Sainte Vierge, dont l'élévation au ciel suppose ce don d'agilité fait par Dieu aux corps glorieux et dont la victoire est d'abord la victoire du Christ, comme sera l'assomption de tous les saints à la fin des temps. Jusque dans les mots, l'Assomption de la T. S. Vierge comporte une référence au Christ qui l'établit dans la pleine dépendance de son Fils, Homme-Dieu et Rédempteur.

La foi en l'Assomption est déjà, de ce chef, une première glorification du Christ Sauveur. Mais, à qui la médite, elle apporte beaucoup plus. Non seulement elle n'oppose pas Marie à Jésus, mais elle met davantage en relief toutes les grandeurs et toutes les bontés du Sauveur pour sa Mère et pour nous.

Pour sa Mère. — Sans revenir sur les harmonies de ce mystère avec les autres prérogatives de la T. S. Vierge, c'est à cause de ses relations si personnelles avec N.-S., parce qu'elle est sa mère, que tant et de si hauts privilèges lui ont été accordés depuis son Immaculée Conception qui les inaugure jusqu'à son Assomption qui les couronne. Que Jésus ressuscite et glorifie sa Mère, cela prouve qu'il est Dieu et qu'il est Amour.

Pour nous. — Nous aussi sommes intéressés à ce mystère. Si la Résurrection et l'Ascension de N.-S. sont le gage de la nôtre, combien cela nous apparaît plus sensible dans la résurrection et l'Assomption de N.-D. Ici c'est une créature, une enfant de notre race, une rachetée comme nous pour laquelle s'est accompli ce qui nous est promis. Il semble que Dieu ait voulu nous donner, en elle, un exemplaire de notre propre glorification. Signes de sa puissance et de sa bonté : hommes de peu de foi et de frêle espérance, semble-t-il nous dire, comment pourriez-vous douter que je réalise en vous ce que j'ai déjà réalisé en votre Mère.

* *

Il y a, dans la vie de Ste Gertrude, la célèbre abbesse bénédictine du monastère de Heldelfs, un fait qui illustre bien l'idée centrale de cette instruction et lui apporte l'approbation d'en-haut.

En la fête de l'Annonciation de N.-D., le prédicateur avait célébré la mission et les vertus de la Vierge de Nazareth. Mais il n'avait rien dit, ou presque rien, de l'autre aspect de cette fête, l'Annonciation du Christ, comme on l'appelait autrefois, ou le mystère de l'Incarnation. L'abbesse Gertrude en avait été scandalisée : rien pour le

[1] *Du culte de la Sainte Vierge dans l'Eglise catholique*, Téqui, 1908, p. 139, note 1.
[2] *Liberté de Fribourg*, 31-10-50.

[3] Benoît XIV, *De festis B. M. V.*, ch. 8.

Fils de Dieu qui s'incarne par amour dans le sein d'une créature, tout pour cette créature à qui est fait un honneur absolument gratuit!... Aussi, au sortir de l'église, elle ne fit pas à la Vierge, placée au-dessus de l'autel, sa profonde révérence accoutumée. Son regard se tourna vers l'Enfant-Jésus, en signe de réparation et elle lui réserva ses hommages. Après coup, elle eut un remords. Son indifférence devant la statue de Marie n'avait-elle pas quelque chose d'offensant ? En somme la T. S. Vierge avait payé pour le prédicateur. Comme le remords tourmentait sa prière, N.-S. l'en consola :

— Ne crains rien, Gertrude ma bien-aimée. Tu n'as pas, il est vrai, payé à ma Mère le tribut d'honneur que tu lui rends d'habitude ; tu as voulu, avant tout, me louer. Ton acte, sache-le, ne saurait en aucune façon contrister celle qui me donna le jour. Toutefois, puisque ta conscience te le reproche, désormais, lorsque tu passeras près de l'autel, aie soin de vénérer l'image de ma Mère ; quant à ma propre image, tu ne la vénéreras pas.

— Jamais je ne ferai pareille chose, ô Seigneur, répliqua Gertrude. Vous êtes mon unique bien, tout mon bien. Jamais je n'y voudrai consentir.

Mais avec une patiente bonté, Notre-Seigneur insista :

— Crois-moi, ô bien-aimée, écoute enfin mes paroles. Chaque fois que tu honoreras ma Mère, omettant de me rendre le même culte, j'accepterai cette omission et la récompenserai comme une œuvre très parfaite, signe en effet de ton fidèle amour, qui n'aura pas craint de me quitter, moi dont procèdent tous les biens, pour me glorifier davantage.

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

CXXIII

URBAIN VIII (1623-1644)

A Grégoire XV qui disparaissait le 8 juillet 1623, succéda le cardinal Barberini sous le nom d'Urbain VIII. Né d'une des plus célèbres familles de Florence, en 1568, il était donc âgé de 55 ans. Comme Grégoire XV, il avait été élève des Jésuites. C'était un esprit cultivé, un helléniste distingué, fort bon littérateur et poète à ses heures. C'était aussi un esprit scientifique. Il était l'ami de Galilée dont nous parlerons dans notre prochaine conférence.

Malheureusement, son caractère personnel et dominateur qu'il n'avait pu dominer quoique pape, devait lui susciter, durant son long pontificat de 21 ans, de graves difficultés, d'où le prestige du Saint-Siège sortira considérablement affaibli. En tout cas, il fut un défenseur intrépide et prudent de la paix chrétienne. Il sauva la chrétienté, ne se laissant entraîner ni par les sophismes de certains théologiens, ni par les passions de son entourage, ni par la pression ardente de l'Espagne et de l'Empire.

Sur le terrain *religieux,* Urbain VIII montra beaucoup de zèle pour la correction des abus et le succès de la réforme. Il favorisa, lui aussi, les Missions, en étendant les privilèges de la S. C. de la Propagande et en construisant pour elle, en 1627, un édifice spécial avec un grand séminaire, appelé de son nom « collège Urbain » et destiné à recevoir des « élèves de toute race et de toute nation » pour les former à l'apostolat et les « envoyer dans tout l'univers pour le maintien et la propagation de la foi catholique ». Il donna aux cardinaux le titre d'Eminences que portaient déjà les archevêques électeurs d'Allemagne et le grand-maître de l'Ordre de Saint-Jean. Il canonisa Ste Elisabeth de Portugal (fête le 8 juillet) et S. André Corsini (fête le 4 février). Il béatifia François de Borgia, Gaétan de Thiène et André Avellin.

Sur le terrain *liturgique,* l'œuvre capitale d'Urbain VIII fut la révision du Bréviaire qui devint le Bréviaire officiel de l'Eglise universelle, à quelques exceptions près dans certains Ordres religieux. Il est resté tel, du moins dans ses éléments essentiels jusqu'à la grande réforme de Pie X.

* *

Dans le domaine *temporel,* la politique d'Urbain VIII ne fut pas toujours très heureuse. Trois grands ministres semblaient alors tenir dans leurs mains les destinées de l'Europe : Buckingham en Angleterre, Olivarès en Espagne et Richelieu en France. Le plus grand des trois c'était, sans nul doute, Richelieu. Sa politique, vous ne l'avez pas oublié, consistait à combattre le parti huguenot en France et à le soutenir au dehors, pour abaisser la Maison d'Autriche. Il ne faut pas perdre de vue que la domination envahissante des Habsbourg créait un véritable danger pour l'Italie et les Etats pontificaux. Dès lors, pour cette raison autant que par sympathie pour la France, à qui il devait son élection, il n'est pas étonnant qu'Urbain VIII ait paru se rallier à la politique de Richelieu, en refusant de prêter son appui à l'exécution de l'Edit de Restitution de 1629, publié par Ferdinand II, empereur d'Allemagne. Cet édit ordonnait aux protestants de restituer aux catholiques tous les biens ecclésiastiques dont ils s'étaient emparés depuis la Paix d'Augsbourg en 1555. Cette mesure qui atteignait le tiers des possessions protestantes, lui paraissait « imprudente » et susceptible d'amener des représailles terribles. L'événement d'ailleurs donna raison à ses craintes. Il n'en reste pas moins vrai que tous les efforts d'Urbain VIII ont toujours tendu à maintenir la paix et la concorde entre les princes chrétiens. Cette sage politique de neutralité, ni française, ni espagnole, mais seulement pontificale, n'avait pas pour seul avantage de contribuer à la pacification, elle avait aussi celui de ne pas exaspérer le parti protestant. Malheureusement, les Impériaux et les « ultra-catholiques » s'en montrèrent vivement irrités et le général Wallenstein ne parlait de rien moins que d'entreprendre une expédition contre Rome. Les choses, tout de même, n'allèrent pas si loin. D'ailleurs, le pape s'était mis en garde contre une telle éventua-